

AU MUSÉE D'ART MODERNE



Maquette de village (Hours, Roux, Thévenin) : Ecole des beaux-arts de Besançon.

Soupirs d'extase, cris d'angoisse, chuintements, cliquetis de machines provenant de sources sonores contradictoires et nombreuses mettent en condition le visiteur de la VI^e Biennale des jeunes artistes. Il est pris d'assaut, violenté de toutes parts. Fait-il un pas dans une tache de lumière qu'il déclenche une cascade de bruits. Devant lui, soudain, une sphère se gonfle comme un ballon d'enfants. Il entre dans une nouvelle foire du Trône, dans la baraque fantastique où les doigts terrifiants lui font la nique.

Cette atmosphère de fête un peu abracadabrante constitue, à mon sens, un des aspects positifs de la biennale. L'activité artistique crée un environnement de jeu. Elle invite à participer. Il faut toucher, souffler, voir. Faire le bado d. C'est une invitation à laquelle on ne résiste guère.

Mais il est un aspect négatif de la biennale qui ne me paraît pas moins chargé de signification. L'art du dérisoire, de la provocation, du déritus accomodé de toute une philosophie enivrée de mots obscurs est désormais le fait de jeunes nantis qui s'accordent le luxe d'une contestation entre initiés.

Poubelles, accumulations sordides ne suscitent ni indignation ni sourire du spectateur. On constate seulement que les artistes soi-disant révoltés et qui s'insèrent très bien dans une biennale officielle — pensent-ils dupeur qui ce soit sinon eux-mêmes avec quelques slogans de dénonciation ? — sont séparés de tout. Sans contact avec la réalité sociale, sans souci de définir des cibles et des moyens d'action, ils deviennent les modistes du rien, les couturiers « up to date » du ravaudage. Du haillon pour gens chics. De la provocation, un demi-siècle après « Dada », à l'usage des salons mondains. Que certains de mes confrères puissent couvrir ces « attitudes » confortables de leur autorité m'attriste. Il y a une peur de ne pas être d'avant-garde, de se vouloir du côté des « jeunes » qui n'est qu'une capitulation de « vieux ».

Un art majeur : l'architecture

La biennale révèle en tout cas à quel point cet art du rien, exercice solitaire et stérile malgré ses clins d'œil, est déjà démodé. En revanche, elle confirme le triomphe d'un art qui débouche sur la vie : l'architecture. Non plus l'architecture traditionnelle mais l'architecture conçue par des équipes qui étudient l'habitat et l'environnement. Les maquettes d'architecture sont ici les objets les plus étonnants et les plus stupéfiants. Elles recèlent infiniment plus d'imaginaire poétique, de délire que les objets inutiles, en matériaux de rebut, que certains peintres et sculpteurs s'obstinent à façonner avec la prétention d'être des révolutionnaires.

La ville spatiale à structures de polyèdre du Suisse Erwin Mulhstein, l'exposition du tiers monde de Cuba, le modèle de ville pour l'enseignement et l'étude (Johannes Uhl - A. Carlini), la rue psycho-dynamique (Holzinger - Goepfert), la maquette de l'université de Dortmund avec ses tours à ailettes présentée par l'Allemagne, la maquette « Utopie » de la Grande-Bretagne, l'Aquaville d'Israël sont des propositions de réalité pour lesquelles se sont enflammées en commun l'inspiration lyrique et la science fonctionnelle.

La France, fort heureusement, n'est pas absente de ces travaux d'équipe. Citons les structures polyédriques de Michel Marty et Michel Courpié, la maquette de texture urbaine en mica coloré de Koszel, Wittig, Zarzycka, Zingraff, l'île artificielle avec des cellules se

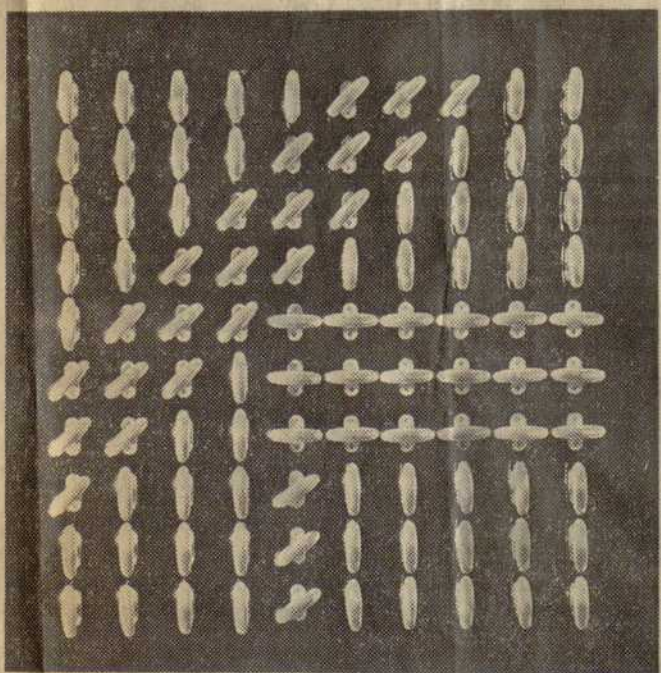
mouvant sur coussin d'air de Sauvat et François, le centre nautique préfabriqué de Mostini, Thiénot (Marie-Hélène et Nicolas), la maison des jeunes expérimentale de Baranger, Boursier, Michel, Rapin, le « cocon et le module » d'A. Cohen et J.-P. Merlateau, cellules d'habitation industrialisées permettant une grande liberté d'implantation, la maison du mime et de la pantomime de Ludovic Bellocq et E. Cayla.

L'école de Besançon

A noter la participation exceptionnellement importante et intéressante de l'Ecole des beaux-arts de Besançon avec le village de vacances de Bruno Brunelli dont les éléments cellulaires mobiles se groupent organiquement autour d'un élément-circulation, le village regroupant des agriculteurs, des artisans et des citadins conçu en formes ouvertes inspirées par des pétales de fleurs de Roland Hours, Robert Roux et Gilles Thévenin, le projet de garage cellulaire de Robert Pissard et Patrick Colin, la maquette de cellule d'habitation individuelle de Bernard Naulin.

Ces travaux d'équipe n'excluent pas l'humour et la fantaisie comme en témoigne « l'unité de consommation » de Lunven, Vidal et Jambon qui est un « ensemble orgastique » destiné à la satisfaction de « l'énergie libidinale ».

Ils s'élargissent à l'environnement avec des réussites comme le « vivarium » d'Ado, Jacot et Viviane Brown, espace modelé sans rigueur par des formes de cubes en plastique avec, à l'intérieur, des sculptures de repos, où les portiques rouges ouvrant sur des structures de fenêtres et de pales colorées conçus par un groupe de Gand et qui forment trois « ambiances ».



Jeux muraux, poignées de fenêtre (Rolf Glasmeier).

Le Progrès de Lyon - 2.11.64
Participation lyonnaise, grenobloise
et de l'école des beaux-arts de Besançon

à la VI^e BIENNALE

DE PARIS dominée par l'architecture



Cellule d'habitation individuelle (Bernard Naulin) : Ecole des beaux-arts de Besançon.

Les maquettes de théâtre constituent aussi une des attractions de la biennale qui amorce de cette manière aussi une reprise de contact avec le réel. La Suisse avec la scénographie de « L'anneau des Niebelungen » et la Tchécoslovaquie avec « La dernière poste » de Stefan Hudak, accumulation de cintres et de projecteurs, triomphent dans cette discipline.

L'art du jeu

Autre thème de la biennale : l'activité de jeu ; l'espace luméonphonique de Michel Descha, P. Demayer et Anton Machev en est l'attraction majeure. La marche ou la danse dans cet espace poché de lumière déterminent des sons et les visiteurs ne se sont pas privés d'explorer les variations de cet univers. Les « formes dans l'espace » composées par un groupe de

Lyonnais, Jacky Kaiser, Christian Lureau, André Gilares et Maxime Butel, participent à la fois de la poésie du jeu et de la recherche architecturale.

Il s'agit d'une sphère en plexiglass contenant une structure d'hexagones en inox poli. La couleur est donnée par des ballons en baudruche propulsés dans la sphère par une soufflerie.

Les Grenoblois Dody, Carrier et Unal découpent, peignent, articulent un spectacle fixe d'acrobates suspendus, recréant eux aussi avec humour, avec désinvolture, les apparences de la fête.

Outre ces travaux d'équipe préluant à un nouvel art de vivre, la biennale comprend de très nombreuses œuvres individuelles dont beaucoup sont d'un talent déjà très vif. Citons parmi les graveurs l'Allemand Gerd von Dülmen, maître des métamorphoses froides, le Tchèque Oldrich Kulbanek, dont l'art est à la fois expressionniste et surréaliste, le Cubain R.Z. Gonzales, dont le taureau au sexe de fusil symbolise la vigueur artisanale et politique.

Un document humain terrible

Œuvre individuelle également, les photographies du Suédois Anden Petersen explorant inexorablement les créatures déchues d'un quartier de Reperbahn. C'est là une descente terrifiante aux abîmes. Ces documents « restent dans la gorge ».

Beaucoup de peintures dont celles du Finlandais Juhani Linnoyara, aux personnages informes dans un encadrement précis à effets optiques, de l'Allemande Lambert - Maria Wintersberger — une immense forme grise d'une féminité non identifiable — de l'Autrichien Peter Pongratz qui fait songer à l'art brut.

Dans le caravansérail d'objets qu'est la biennale, on dis-

tingue des œuvres maîtresses : le panneau de pièces métalliques, d'une grande netteté plastique, de l'Allemand Rolf Glasmeier et, dans un esprit baroque très éloigné de cette rigueur, les boîtes à « nanas », les accumulations de grosses poupées de chiffon de Mira Habernova, Jakubisko et Kotik, Tchécoslovaques.

Une grande œuvre de sculpteur dans la descendance de Giacometti : la forêt de pieds et de mains polychromes du Tchécoslovaque Joseph Jan-kovic.

Au musée Galliera

Une manifestation parallèle à la biennale se déroule à Galliera. Asses décevante dans son ensemble. Pourtant, les mannequins inquiétants, à la fois chair et mécanisme, d'Ivan Theimer, les objets-jouets ironiques de Chassepot : « Revolver avec son petit », les peintures de Michèle Katz, violentes, expressives, en prise directe sur la réalité politique, de Marc Gai-Miniet, formes viscérales grouillantes dans une couleur suavement agressive, de Breyten, proche de Bacon, de Michel Tyszbalt, formes laquées d'une propreté redoutable, de Gérard Schlosser, d'un érotisme monumental, de Jacques Poli, de Daniel Humair manifestent que l'art des jeunes est toujours vivifié par des « tempéraments » qui dépassent les modes.

C'est bien en cela d'ailleurs que la biennale est intéressante. Le constat qu'elle propose — sous une forme qui exclut tout chauvinisme puisque les œuvres (une dans chaque discipline) sont mêlées sans nationalité — révèle les personnalités et les courants. L'avenir, à travers cette sixième biennale, semble bien appartenir aux équipes d'architectes, de peintres, de sculpteurs et de techniciens qui élaborent les villes-fiction, réalité de demain.

Jean-Jacques LERRANT.